

teuses; et, soit qu'elle parût dans de nombreuses réunions, soit qu'elle fût aux spectacles, aux concerts, ou dans les promenades publiques, on ne la désignait plus que sous le titre de *Belle et Bonne*.

LA SONATE.

MONSIEUR de Voranges, l'un des agens-de-change les plus accrédités de Paris, employait une partie de sa fortune à donner à ses deux filles, Blanche et Célestine, une éducation qui devait assurer leur bonheur et faire le charme de leur existence. Aux avantages de la science et d'une instruction solide, il avait joint ceux des talens les plus agréables. Blanche surtout faisait de rapides progrès sur la harpe. Excitée par le désir de répondre aux sacrifices et aux tendres soins de ses parens, elle ne perdait pas une minute. Levée dès six heures du matin, elle se livrait d'abord à toutes les études sérieuses; et sitôt qu'elle pouvait s'y dérober, on l'entendait s'exercer sur la harpe, s'habituer, pendant

des heures entières, aux passages les plus difficiles, aux gammes les plus fastidieuses; en un mot, tout annonçait en elle que l'amour du travail égalait la bonté du cœur.

Célestine ne se piquait aucunement d'être l'émule de sa sœur. Jolie et coquette, elle était, pour les talens, d'une nonchalance et d'un mépris qui ne lui permettaient pas de faire les moindres progrès. Levée à peine à neuf heures, elle en employait encore deux à faire ce qu'elle appelait sa toilette du matin; de sorte que le déjeuner arrivait sans qu'elle eût fait autre chose que descendre et offrir à ses père et mère le bonjour d'usage. Après le déjeuner, tandis que Blanche se livrait de nouveau à l'étude approfondie de la musique, l'indolente Célestine, étendue mollement sur un sofa, s'occupait à orner un chapeau d'un nouveau ruban, à

préparer une élégante garniture de robe, ou bien, ce qui lui arrivait le plus souvent, à s'ennuyer de ne rien faire.

En vain lui faisait-on à cet égard de sérieuses représentations, rien ne pouvait dompter sa mollesse et son indifférence; et lorsque Blanche lui en faisait sentir les inconvéniens et lui donnait les conseils de la plus tendre amie, celle-ci lui répondait que, lorsqu'on était riche et jolie, on avait toujours assez de talens. « On dirait, ajoutait-elle avec un sourire ironique, on dirait, ma sœur, en te voyant travailler avec tant d'obstination, que tu n'as pas de quoi vivre, et que tu veux devenir maîtresse de harpe. Il est bon d'avoir un joli talent de société; mais être d'une force d'artiste, cela sent le bourgeois et n'est fait que pour les gens du commun. »

Blanche haussait les épaules à de pareils propos. Elle soutenait que la médiocrité en toute chose annonçait toujours peu de goût et de caractère; et que lorsqu'on s'adonnait à l'étude d'un art, c'était une erreur et presque toujours une duperie de ne pas y acquérir toute la force que nous permettraient nos facultés. « Oh ! les belles phrases et les grands raisonnemens ! répliquait Célestine en riant aux éclats; je te vois déjà annoncée dans les concerts comme l'une des plus grandes harpistes de Paris, te présenter tremblante et plus d'à demi-morte de peur, devant six cents personnes qui toutes te critiqueront, et, pour prix d'un pareil supplice et de tes longues études, t'appelleront *Blanche-la-Virtuose* : le beau surnom ! Quel bonheur de trembler et de se mettre tout en eau pour amuser Messieurs et Mes-

damés qui se moquent de vous ! Courage, Blanche, courage ! travaille sans relâche ! refuse-toi la plus petite récréation ; rends-toi digne d'être continuellement aux ordres de chaque maîtresse de maison, de toute personne qui se croira quelque talent ; prodigue-toi sottement à tout le monde : je te souhaite gloire et plaisir. »

Blanche, dont le désir de posséder un talent véritable ne pouvait être ralenti par le tableau ridicule que lui faisait Célestine, ne se livra qu'avec plus de zèle et d'obstination à l'étude de la musique, et devint, au bout de quelque temps, aussi forte sur la harpe qu'elle l'était dans les sciences et les différentes langues. On la citait partout ; on la recherchait dans les sociétés les mieux choisies ; et tandis qu'elle y recueillait les félicitations et les applaudissemens les mieux mérités, Céles-

tine, reléguée dans un coin, était à peine remarquée, et commençait à sentir qu'une jolie figure et toutes les minauderies de la coquetterie ne suffisent pas toujours pour s'attirer les hommages et les égards ; mais que tout cède à l'empire des talens.

Un événement remarquable, et malheureusement trop fréquent, vint confirmer à la jeune indolente cette vérité qui ne faisait que germer dans son cœur. Les événemens politiques, dont cherchent toujours à profiter les ennemis de l'Etat, causèrent un si grand bouleversement à la Bourse de Paris, qu'un grand nombre d'agens-de-change se trouvèrent comme frappés de la foudre, et entraînés, malgré leur prévoyance et leur probité reconnue, dans un désastre qui occasionna la perte totale de leur fortune.

M. de Voranges, qui était loin de

ressembler à ces spéculateurs avides, à ces intrigans éhontés qui préfèrent la fortune à l'honneur, ne voulut pas faire perdre la moindre chose aux honnêtes capitalistes qui lui avaient confié leurs fonds : il vendit tout ce qu'il possédait, son mobilier riche et considérable, une bibliothèque nombreuse et choisie, que regretta surtout la pauvre Blanche. Madame de Voranges vendit également ce qui était à son usage : ses diamans, ses dentelles, ses cachemires, presque toute sa garde-robe, une partie de celle de ses filles, et jusqu'à la riche harpe de Blanche, tout fut employé à combler le déficit qui se trouvait dans la caisse de M. de Voranges, dont tous les engagements furent remplis. N'ayant plus la force de continuer un état où il faut des avances considérables, et craignant de ne pouvoir retrouver son cré-

dit que lui avait fait perdre la suspension momentanée de ses paiemens, il renonça pour jamais à reparaitre à la Bourse, et chercha une modique place de commis ou de caissier, avec laquelle il pût faire subsister sa famille.

Ses recherches furent vaines. Le malheur, qui souvent nous ferme tout accès, et qui semble éloigner de nous jusqu'à ceux que nous croyons nos meilleurs amis, accabla M. de Voranges au point qu'il fut obligé de renoncer au séjour de Paris. Il loua une petite maisonnette dans un village de la vallée de Montmorency : il mit Célestine chez une marchande lingère : ce qui humilia fortement son amour-propre ; et Blanche fut placée chez un des premiers facteurs de harpe, qui long-temps avait été son maître. Celui-ci, ne voulant pas que le talent qu'elle

possédait lui fût inutile, offrit de la prendre chez lui pour veiller à son magasin, et donner des leçons à ses plus jeunes élèves, afin de pouvoir par la suite faire dans Paris plusieurs écoliers qu'il se proposait de lui procurer.

Monsieur et madame de Voranges, ayant ainsi placé leurs deux filles, se retirèrent au village de Saint-Gratien, pauvres à la vérité, mais riches d'honneur et à l'abri de tout reproche, par les grands sacrifices qu'ils avaient faits. Madame de Voranges, qui avait tenu dans Paris un état de maison brillant et recherché, se trouvait réduite à faire elle-même sa cuisine et son petit ménage. Vêtue d'une simple robe de bure, d'un gros fichu de perkale et d'un grand chapeau de paille commune, elle allait sans cesse chercher le pain, acheter le lait, la viande ; en un mot, elle remplissait les fonctions

d'une simple gouvernante. Pendant ce temps-là, M. de Voranges, encore dans la force de l'âge, s'occupait à scier et à fendre du bois, à cultiver et arroser son petit jardin qui, par son travail et ses soins, commençait à leur produire une partie des choses nécessaires à leur existence. Cet homme aimable, qu'on avait vu si brillant, protéger les arts et recevoir chez lui tous ceux qui s'y distinguaient, était vêtu d'une veste et d'un pantalon de coutil, formant autrefois un habit de chasse; et se livrait aux travaux les plus rudes, laissant néanmoins apercevoir, à travers la sombre tristesse répandue sur tous ses traits, la sérénité d'un honnête homme.

Un an s'était écoulé : Célestine, accablée du changement cruel qui s'était opéré dans son sort, ne se livrait qu'avec répugnance aux travaux de la lin-

gerie. Sa nonchalance accoutumée, jointe à la souffrance qu'elle réprimait dans son cœur, ne lui avait pas permis de faire dans son nouvel état des progrès suffisans pour la mettre au-dessus du besoin. Elle se trouvait humiliée de faire et de défaire les ballots de marchandises, d'être en rang parmi de jeunes ouvrières à qui, une année auparavant, elle avait commandé plusieurs chiffons. Elle était surtout au supplice lorsque des personnes qu'elle avait vues fréquenter la maison de son père, venaient acheter quelque chose à la boutique où elle cousait humblement de la toile. Sa rougeur subite et ses yeux baissés annonçaient toute sa confusion. Elle se fut décidée à mourir plutôt que d'être reconnue; et son embarras ne faisait alors qu'augmenter son inexpérience au comptoir : ce qui déplaisait fortement à la maîtresse lin-

gère, et lui attirait les reproches les plus mérités.

Blanche, au contraire, désirant sortir de la gêne cruelle où elle se trouvait ainsi que sa sœur, et surtout être en état d'offrir à ses parens les secours et les consolations dont ils avaient si grand besoin, se livrait, avec tout l'élan d'une âme à la fois sensible et fière, aux travaux qui lui étaient confiés par l'excellent homme qui l'avait recueillie chez lui. Déjà plus d'à-moitié formée aux usages du commerce, elle dirigeait tous les ouvriers du magasin, donnait des leçons de harpe à plusieurs jeunes élèves, et par cet exercice, qu'elle répétait à chaque instant du jour, elle fut bientôt de la plus grande force sur ce bel instrument; en un mot, elle devint aussi utile par ses talens, qu'elle était estimée et chérie pour toutes les qualités de

son cœur. Au bout de quelque temps elle éprouva le bonheur inexprimable de faire partager aux pauvres solitaires de Saint-Gratien le fruit de ses travaux et de ses veilles. Monsieur et madame de Voranges, grâce aux secours nombreux que Blanche leur avait fait parvenir, furent en état de prendre une gouvernante, et commençaient à retrouver dans leur obscure retraite des plaisirs moins brillans, à la vérité, mais plus vrais peut-être que tous ceux dont ils n'avaient cessé d'être environnés dans leurs somptueux appartemens de Paris. Célestine elle-même se ressentit de l'effet des talens de sa sœur; et son amour-propre souffrant moins, elle commençait à s'armer de courage, à gagner de quoi subvenir à ses besoins, et surtout à une mise agréable: ce qu'elle ambitionnait le plus. En un mot; cette famille

infortunée, bravant les coups du sort dont elle avait été si fortement accablée, retrouvait, par son travail et sa résignation, le peu de bonheur qui lui était réservé.

Il ne fut pas de longue durée. Madame de Voranges n'avait pu, sans une souffrance inexprimable, passer aussi rapidement de l'opulence à un état précaire. La douleur qu'elle avait eu soin de cacher à son mari, pour ne pas augmenter ce qu'il ressentait, avait tellement altéré ses organes et allumé son sang, que, cédant aux chagrins secrets qui la minaient depuis long-temps, elle tomba malade, et fut en peu de jours dans le plus grand danger. Blanche vole aussitôt au secours de sa tendre mère; elle seconde de toutes ses forces, de tous ses moyens M. de Voranges dans les soins qu'il prodigue à la fidèle com-

pagne de sa vie. Célestine obtint de son côté la permission de venir remplir les devoirs que lui imposait la piété filiale. Madame de Voranges, secourue avec tant de zèle et de tendresse, résista, comme par miracle, aux maux qu'elle endurait, et bientôt ses jours furent en sûreté.

Célestine retourna aussitôt à son comptoir pour y reprendre ses travaux qu'elle s'était proposé de suivre avec succès. Blanche obtint sans peine du généreux facteur de harpe la permission de rester quelques instans encore à Saint-Gratien, pour soigner sa mère, dont la convalescence devait être longue, et à laquelle il restait des attaques de nerfs, qui souvent devenaient dangereuses et retardaient une guérison parfaite.

Blanche s'était aperçue que la musique calmait ces accidens fâcheux et

les rendait moins fréquens. Elle en fit part au médecin, qui lui conseilla de pincer la harpe, d'abord dans une pièce voisine, pour ne pas fatiguer les organes affaiblis de madame de Voranges, et de parvenir par gradation au point d'exécuter en sa présence les morceaux les plus bruyans. Blanche fut aussitôt à Paris prendre au magasin sa harpe accoutumée, et suivit de point en point ce qu'avait prescrit le docteur. Jamais cet instrument ne lui avait été aussi cher, puisqu'il devait achever de sauver une mère adorée. Elle se mit donc à pincer d'abord le plus légèrement possible cet harmonieux instrument dont les sons, en caressant l'oreille, portent jusqu'au fond de l'âme une émotion délicieuse. « Oh ! quelle douce et agréable surprise ! dit madame de Voranges d'une voix très-faible à son mari qui était à

ses côtés ; il y a si long-temps que je n'avais entendu Blanche sur la harpe !... Elle me rend la vie... » Ces mots touchans, qu'entendait la jeune virtuose, mouillèrent ses yeux de douces larmes et donnèrent à son talent plus de force encore. Elle continua à faire résonner sur l'instrument les airs les plus tendres, auxquels elle donnait l'expression que lui inspirait une situation aussi délicieuse. Elle exécuta surtout avec une rare perfection cet air charmant, *de la Piété filiale* ; et l'embellit de variations si touchantes, que M. de Voranges, ému à son tour de cet heureux à-propos, se lève tout-à-coup, entre dans la chambre séparée où se trouvait sa fille, et, lui tendant les bras, s'écrie avec transport : « O ma Blanche ! on ne peut plus se plaindre du sort, quand on a le bonheur d'être ton père.... Viens jouir de